



Robert Margat saisit la main de la jeune fille et la couvrit de baisers. (Page 287.)

rien ébranler la répugnance déraisonnable que me causait l'idée d'aller à Limmeridge-House. Quand j'eus mis en avant toutes les mesquines objections que je pus trouver contre le voyage du Cumberland, et quand, une à une, je les eus vu battre en brèche de la façon la plus victorieuse, j'essayai d'élever un dernier obstacle en demandant ce que deviendraient mes élèves de Londres, tandis que j'enseignerais aux jeunes pupilles de M. Fairlie le dessin d'après nature. On me répondit, avec raison, que le plus grand nombre d'entre eux allait me quitter pour les excursions d'automne; ceux qui resteraient à Londres, en bien petit nombre, pourraient être confiés à un de mes confrères, auquel, en des circonstances identiques, j'avais rendu le même service que je réclamais aujourd'hui de son obligeance. Ma sœur me rappela que ce jeune « gentleman » s'était mis expressément à ma disposition pour la saison actuelle, si j'avais fantaisie de quitter la ville. Ma mère me somma sérieusement de ne pas souffrir qu'un vain caprice se mit en travers de mes intérêts et des soins réclamés par mon état de santé; Pesca, enfin, du ton le plus pathétique, me supplia de ne pas le blesser au cœur en repoussant le premier témoignage de reconnaissance qu'eût pu m'offrir l'ami dont j'avais sauvé la vie.

Ces remontrances, évidemment inspirées par l'affection la plus sincère, auraient influencé l'homme le moins facile à émouvoir. Aussi, sans pouvoir dompter tout à fait mes perverses antipathies, je me trouvai assez vertueux pour en rougir de bon cœur, et je cédai finalement à tout ce qu'on demandait de moi.

Le reste de la soirée fut assez gaiement consacré à mille plaisanteries sur la vie que j'allais mener avec les deux « ladies » du Cumberland. Pesca, que notre « grog » national mettait en verve, revendiqua ses lettres de grande naturalisation comme Anglais, en entassant rapidement une longue série de « speeches : » tantôt proposant la santé de ma mère, tantôt la santé de ma sœur, ma propre santé, les santés, en

masse, de M. Fairlie et des deux jeunes « misses; » puis, avec émotion, il se remercia lui-même, immédiatement, au nom de toutes les personnes qu'il avait honorées de ces « toasts. »

— Un secret, Walter, me dit à l'oreille mon petit ami, quand nous nous en retournions ensemble, bras dessus bras dessous. En songeant à quel point je me suis vu éloquent, je sens l'ambition déborder dans mon âme. Un de ces jours, vous me verrez faire partie de votre illustre Chambre des communes... « Honorable » Pesca, M. P. ¹ !...

Le lendemain matin, j'envoyai au patron du professeur, dans Portland-Place, les attestations écrites qu'il avait réclamées. Trois jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de quoi que ce fût, et j'en conclus, avec une secrète satisfaction, que mes preuves n'avaient point semblé assez catégoriques. Le quatrième jour, cependant, une réponse arriva. Elle annonçait que mes services étaient acceptés par M. Fairlie, et me mettait en demeure de partir immédiatement pour Cumberland. Le « post-scriptum » renfermait, dans le plus grand détail, les instructions nécessaires au voyage que j'allais entreprendre.

Je m'arrangeai, toujours un peu à contre-cœur, pour quitter Londres le lendemain de bonne heure. Dans l'après-midi, Pesca, se rendant à un dîner, passa chez moi pour me dire adieu.

— Ce qui, en votre absence, séchera mes pleurs, disait le professeur d'un ton gai, c'est la pensée que ma main, cette main providentielle, a donné la première impulsion à votre fortune en ce bas-monde... Allez, mon ami!... vous connaissez le proverbe anglais... « Dans le Cumberland, on profite du soleil pour faire ses foins... » Au nom du ciel ne l'oubliez pas!... Épousez une des deux jeunes « misses; » devenez « l'honorable » Hartright, M. P., et quand vous serez au sommet de l'échelle, souvenez-vous que Pesca, resté en bas, a réalisé pour vous ce beau rêve...

1. M. P. initiales des mots « member of Parliament. »

Je tâchai de rire avec mon petit ami de cette plaisanterie qui assaisonnait ses adieux; mais, bien malgré moi, je ne pouvais m'égayer. Je ne sais quelle pénible émotion balançait chez moi l'effet discordant de ces légères paroles.

Lorsque je me retrouvai seul, il ne me restait plus qu'à partir pour le « cottage » de Hampstead, où je devais dire adieu à ma mère et à Sarah.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

XXVIII

OU IL EST RAPPELÉ QUE PATIENCE PASSE SCIENCE.

Si jamais homme fut à plaindre, vraiment, c'est le pauvre Robert Margat.

Sans doute, la nouvelle du mariage de mademoiselle de Chastel l'avait suffisamment consterné, mais la pensée que cette ravissante personne allait épouser ce jeune idiot qu'on appelait Timoléon le remplissait d'effroi, de stupeur, et le jetait hors de lui. Tous les éléments de son être entrèrent en guerre les uns contre les autres, et pour un moment, son âme sembla paralysée.

Naturellement bon et humain, il découvrit tout à coup en lui des sources d'antipathie et de haine incommensurables.